

Mais sais-tu au moins si elle a de l'affection pour toi ? Combien de fois l'as-tu vue ? Car pour l'épouser dans deux mois...

— Si j'ai vu mademoiselle Darcy souvent ? interrompit Ernest. Deux fois, une fois chez elle, et l'autre, chez madame Larveau. Mais cela me suffit. Dès le premier soir, je l'ai aimée, et je le lui ai dit. Le lendemain, je l'ai trouvée encore plus belle que la veille, et je suis certain, que je suis payé en retour de la même affection. Rien n'empêche donc que je me marie dans deux mois.

Madame Lesieur et Pierre ne pouvaient s'empêcher de sourire aux décisions promptes que prenait Ernest.

Quant à la mère d'Ernest, cette nouvelle, lui avait fait beaucoup de plaisir.

Mais, dit-elle, M. Hervart, se marie-t-il dans deux mois, car vous devriez épouser les deux sœurs le même jour ?

— Le temps n'est pas fixé, fit Pierre en souriant.

— Maman a raison dit Ernest ; en conséquence, je donne quinze jours de grâce à Pierre.

— Vraiment, dit Pierre, c'est un temps très considérable que tu veux bien m'accorder.

Cependant, à Montréal, Christine attendait avec impatience le retour de son fiancé.

Mais elle trouva le temps de l'absence de Pierre moins long, qu'elle ne l'aurait trouvé auparavant, grâce au caractère de Julie, qui était redevenu aussi gai, et même plus gai qu'autrefois. Les deux jeunes filles s'entretenaient tous les jours de Pierre et d'Ernest. C'était leur plus doux passe temps.

Enfin arriva le neuvième jour, qui suivait le départ de Pierre.

Il devait revenir ce jour-là.

Il revint.

En quittant N., où on l'avait reçu les bras ouverts comme on dit, son cœur se serra au moment, où il allait s'éloigner de ceux, qui s'étaient montrés si bien disposés à son égard, et qui lui avaient offert une si généreuse hospitalité. Il ne pouvait s'empêcher de contempler les beaux arbres, qui faisaient de cette délicieuse villa une espèce de petite forêt ; il regrettait aussi le petit étang.

— C'est une place comme celle-ci qui conviendrait à Christine, se disait-il.

Mais l'amour l'appelait ailleurs ; aussi résista-t-il aux invitations répétées de madame Lesieur et d'Ernest. De son côté Christine avait hâte de revoir Pierre.

Quant à Ernest, qui, en partant de Montréal, devait y retourner deux mois après, il y serait bien revenu en même temps que Pierre, mais quelques affaires nécessitaient sa présence à N. Mais il devait partir du village deux ou trois jours après son ami.

En débarquant à Montréal, Pierre aperçut de loin M. Darcy, et un autre homme, qui parlaient ensemble. Le premier paraissait très-agité, et parlait sur un ton d'autorité qui ne souffrait pas de réplique.

Cet homme s'apercevait sans doute qu'il avait tort, car il se laissait disputer sans objecter la moindre interruption. Il faut dire que M. Darcy était doué d'une puissance d'yeux qui écrasait ses adversaires, et ceux qui n'étaient pas en bons termes avec lui, subissaient toujours le joug de ses prunelles fauves et de son regard profondément scrutateur.

Pierre passa inaperçu à côté d'eux.

Tout en marchant, il remarqua le jonc que M. Darcy portait toujours à la main gauche, et qui brillait en ce moment.

La vue de ce jonc produisait toujours sur lui une vive impression.

Oh ! ce jonc, ce jonc ! s'écria-t-il, il faudra bien que je sache !

Il s'arrêta un moment pensif, puis il prit d'un pas fiévreux la route de son domicile, en répétant : "il faut que je sache !"

Arrivé chez lui, il prit un sac, d'où il retira une petite clef, et avec laquelle, il ouvrit un coffre. Il y plongea la main avidement, et en retira une petite boîte, qu'il ouvrit, toujours avec la même précipitation.

Là, se trouvait un jonc, soigneusement enveloppé dans un morceau de papier, le tout renfermé dans une enveloppe.

Il prit le jonc et l'examina longtemps.

Ce jonc qui était tout uni était émaillé d'une petite fleur bleue. Il était en tout semblable à celui que portait Darcy.

Pierre prit le papier et lut tout haut :

"Mon fils, défie-toi toujours de celui, qui portera un jonc semblable à celui que je te laisse. Je te prie de le conserver précieusement en souvenir de ta mère.

Plus bas, il y avait :

"Défie-toi de celui qui a nom Raoul de Lagusse."

La lettre était signée,

JULIE GAGNON HERVART.

Elle était datée du 29 décembre 1828.

Or cette date était précisément celle du jour, où Pierre était devenu orphelin de sa mère. On sait que son père avait été tué au feu de St. Denis, un an auparavant.

Ce papier était, sans contredit, d'une grande importance pour Pierre.

Nos lecteurs sauront plus tard comment ce précieux document se trouvait en sa possession.

Il resta plusieurs heures à contempler ce jonc et à relire les derniers avis qui lui revenaient de sa mère.

Tout à coup, le son argent d'une grosse horloge, suspendue dans sa chambre, le fit tressaillir.

Trois heures venaient de sonner.

— Trois heures ! s'écria-t-il, et Christine qui m'attendait pour dîner !

Il remplaça tout comme c'était auparavant, et se rendit immédiatement chez M. Darcy.

A tout moment, Christine s'attendait à voir arriver Pierre, heureux de la revoir.

Mlle s'étonnait du retard qu'il apportait dans sa visite.

Midi sonna.

M. Darcy demanda le dîner. Christine, cherchant un prétexte, pour retarder le dîner de quelques minutes encore, répondit qu'il n'était pas tout à fait prêt.

Mais un quart d'heure après, le père ayant réitéré sa demande avec commandement, il fallu obéir.

Christine affecta un mal de tête, et ne se mit pas à table.

Elle s'enferma dans sa chambre, et se mit à la croisée pour guetter l'arrivée de Pierre.

Mais Pierre n'arrivait pas.

Enfin, lassé d'attendre aussi longtemps, Christine résolut de sortir, et partit dans un coupé attelé de deux chevaux fringants de race anglaise.

Elle espérait trouver Pierre chez son patron ; en passant devant le bureau, elle jeta un regard à travers les croisées, mais elle s'aperçut qu'il n'y était pas. Après avoir parcouru les rues Notre-Dame et St. Jacques, elle ordonna au cocher de conduire la voiture à quelques pas de la maison qu'habitait Pierre, et elle l'envoya frapper à la porte, après